



intégriste versus l'islam démocrate. Car je vous signale, entre parenthèses, ce détail. Ce pauvre Darfour, ce Darfour désolé, dévasté, génocidé, est aussi, comme la Bosnie autrefois, un pays où vous pouvez faire 800 km sans jamais voir une femme voilée, ni une burqa, ni des écoles séparées pour les filles et les garçons. Il n'y a que Sarkozy pour croire que l'islam est un bloc et le traiter comme tel.

Votre rapport à Sarkozy est étrange. Vous ne cessez de le mettre à distance tout en le défendant aussi régulièrement. Et, pour vous dire de gauche, on voit mal quels coups en combattant comme vous lui a vraiment portés. Il faut dire que cela a commencé fort par un article assez étonnant et peu connu publié aux Etats-Unis, où vous faisiez la leçon à la France choquée par la soirée au Fouquet's et les vacances de Sarkozy à Malte sur le yacht de Vincent Bolloré au lendemain de son élection. Vous défendiez cette provocation « bling-bling » en expliquant qu'elle « illustre la partie de son projet qui nous encourage à nous déculpabiliser vis-à-vis du luxe, du succès et de l'argent, fût-ce au risque de sombrer dans le mauvais goût et le kitsch ». Vous ajoutiez : « Et si, finalement, ce jeune président voulait réconcilier la France, sinon avec le bonheur, avec les signes du bonheur que notre puritanisme, notre déprime, notre crainte des paillettes et du succès, ont longtemps discrédités et réprimés ? » Une telle réconciliation – sur laquelle Nicolas Sarkozy n'a pas cédé depuis – relève-t-elle de votre conception de la gauche ?

BHL : Sur Sarkozy, je suis prêt à tous les combats d'idées. Je suis vent debout contre son débat sur l'identité nationale, la politique de ses Besson et Hortefeux, hier l'affaire des tests ADN. Mais je refuse les attaques sur sa personne ou son comportement. Je trouve monstrueux le côté Le Pen moquant le prénom – Solal – de son petit-fils. Je trouve nauséabondes les allusions à sa supposée vulgarité, son côté nouveau riche – toute cette histoire de « bling-bling ». Ça, c'est un premier problème. Après, l'autre problème, c'est que, sur l'argent, je pense qu'il faut arrêter avec l'hypocrisie bourgeoise : je préfère un président qui dit les choses, qui les assume, qui ne se cache pas, à un président qui fait la même chose mais sans le dire et en s'en cachant ; je pense que la culpabilisation de l'argent est une maladie française et qu'il est bon que ce tabou-là soit levé ; l'ère Mitterrand a commencé de le faire, l'ère Sarkozy continue, et tant mieux.

Cette défense provocatrice du Sarkozy « bling-bling » a au moins le mérite d'assumer un statut sociologique qui, vous le disiez, vous éloigne de la question sociale.

BHL : Comme tout intellectuel. Non, votre cas est très particulier. A la tête d'une belle fortune, vous expliquez vivre entre Paris, Marrakech et New York, avec domestiques en livrée, voiture avec chauffeur et avion privé. Gide disait qu'« être à l'abri du besoin rend libre »,

mais à ce point de liberté n'est-ce pas un handicap pour bien conseiller une gauche qui a déjà tendance à oublier que son destin électoral dépend d'une population française accablée par la crise et l'accroissement cynique des inégalités ?

BHL : D'abord, vous ne savez rien de ma « fortune ». Ensuite, je n'ai jamais « expliqué » vivre entre ceci et cela. Et enfin je crois que la liberté n'est jamais un handicap. Quand la Russie envahit la Géorgie et que l'aéroport de Tbilissi est fermé, ce n'est pas mauvais d'avoir la possibilité de louer un avion privé et de venir, tout de suite, témoigner de ce qui se passe.

Mais, même au-delà de Roissy, il y a un débat commun, le plus commun même – la grande crise économique – qui concerne tout le monde dans le monde, et qui ne semble pas vous intéresser...

BHL : Si, bien sûr, il m'intéresse. Mais il y a des domaines où j'ai peut-être plus à apprendre qu'à transmettre. Cette crise est d'une complexité colossale. Je ne suis moi-même – cela ne vous aura pas échappé – pas spécialiste en économie. Donc, oui, j'ai la modestie de ne pas trop en faire....

Modestie ou habileté pour s'abstraire d'un débat sur le capitalisme financier qui ne vous est pas étranger comme investisseur ? Vous vous êtes ainsi caché, il n'y a pas si longtemps, derrière une citation d'Althusser pour dire que « l'économie n'existe pas ». N'est-ce pas une défausse un peu obscène de vivre de l'économie et de dire qu'elle n'existe pas parce qu'un intellectuel communiste a fait un bon mot qui n'a avancé personne ?

BHL : C'est votre insistance qui devient un peu obscène, vous ne trouvez pas ? Je suis un écrivain. Pas un investisseur.

Un acteur du capitalisme financier ?

BHL : Non plus.

Alors comment vous définissez-vous ?

BHL : Je vous le dis. Comme un écrivain. Quant au mot d'Althusser, ne feignez pas de ne pas comprendre : cela veut dire qu'il y a les données économiques, bien sûr ; la machinerie de la crise ; mais que ce qui est aux commandes, toujours, c'est la politique. Pas l'économie, la politique.

Habituellement cela ne vous intimide pas, la politique !

BHL : Eh bien soyez patients. Vous verrez – et vite – qu'elle m'intimide moins que jamais. ■